

«Contre-poisons»

par Normand Baillargeon

Dans un ouvrage désormais célèbre(1), puis dans une grande quantité d'articles publiés séparément, Noam Chomsky et Edward S. Herman ont développé et mis à l'épreuve des faits une conception originale du rôle, de la nature et des fonctions des médias au sein des sociétés industrielles avancées. Le présent article est consacré à leur modèle dit «propagandiste» des médias. Après en avoir d'abord brièvement rappelé la teneur, je m'efforce de répondre à certaines des objections qui sont couramment adressées aux auteurs et qui me semblent relever d'un malentendu quant à la nature et à la portée de leur thèse. Pour conclure, et en me plaçant cette fois sur un plan citoyen, je m'efforce de dégager quelques-unes des implications pour l'action d'une telle analyse.

HERMAN et Chomsky soutiennent que les médias sont en quelque sorte surdéterminés par un certain nombre d'éléments structurels et institutionnels qui conditionnent - certes non pas entièrement, mais du moins très largement - le type de représentation du réel qui y est proposé ainsi que les valeurs, les normes et les perceptions qui y sont promues. Plus concrètement, ils ont proposé un modèle selon lequel les médias remplissent, dans une très grande mesure, une fonction propagandiste au sein de la société. Selon cette analyse, les médias «servent à mobiliser des appuis en faveur des intérêts particuliers qui dominent les activités de l'État et celles du secteur privé; leurs choix, insistances et omissions peuvent être au mieux compris - et parfois même compris de manière exemplaire et avec une clarté saisissante - lorsqu'ils sont analysés en ces termes»².

Le modèle propagandiste des médias pose un certain nombre de filtres comme autant d'éléments surdéterminant la production médiatique. Partant de là, ce modèle autorise des prédictions, et il s'agit dès lors de déterminer si les observations s'y conforment ou non. «En somme, l'interprétation propagandiste des médias suggère une «dichotomisation» systématique et hautement politique de la couverture médiatique, qui est fonction des intérêts des principaux pouvoirs nationaux. Ceci devrait se vérifier en observant le choix des sujets qui sont traités ainsi que l'ampleur et la qualité de leur couverture.»³

Les filtres retenus sont au nombre de cinq.

- Le premier est celui qui constitue la taille, l'appartenance (ownership) et l'orientation vers le profit des médias.
- Le deuxième est celui de la dépendance des médias envers la publicité: les médias, rappelle-t-on ici, vendent moins des informations à un public que du public à des annonceurs. C'est ainsi que celui qui achète un quotidien ne s'en doute peut-être pas mais, pour une part significative, il est lui-même le produit dans ce qu'il considère n'être qu'une transaction dans laquelle il achète de l'information.
- Le troisième filtre est constitué par la dépendance des médias à l'égard de certaines sources d'information: le gouvernement, les entreprises elles-mêmes - notamment via les firmes de relations publiques dont l'importance est croissante -, les groupes de pression, les agences de presse. Tout cela crée, par symbiose si l'on peut dire, une sorte d'affinité autant bureaucratique qu'idéologique entre les médias et ceux qui les alimentent.
- Le quatrième filtre est celui des «flaks», c'est-à-dire les critiques que les puissants adressent aux médias et qui

servent à les discipliner. Au total, on tend dès lors à reconnaître qu'il existe des sources fiables, communément admises, et on s'épargne du travail et d'éventuelles critiques en référant quasi exclusivement à celles-là et en accréditant leur image d'expertise. Ce que disent ces sources et ces experts est de l'ordre des faits; le reste est de l'ordre de l'opinion, du commentaire, subjectif et par définition de moindre valeur. Il va de soi que l'ensemble de ces commentaires est encore largement circonscrit par tout ce qui précède.

- Le cinquième et dernier filtre est baptisé par Herman et Chomsky l'anti-communisme; cette dénomination est à l'évidence marquée par la conjoncture américaine: elle renvoie en fait, et plus largement, à l'hostilité des médias à l'endroit de toute perspective de gauche, socialiste, progressiste, etc.

Ce modèle a soulevé de vives protestations. On lui a par exemple reproché son caractère limitatif, en objectant qu'il ne rend aucunement compte de la très grande diversité de pratiques que recouvre la réalité médiatique; des journalistes lui ont opposé avec virulence leur propre expérience de travail dont, ont-ils rappelé avec raison, toute trace de censure est absente; des théoriciens des médias (ainsi que d'autres) ont enfin fait valoir qu'un tel modèle risque de renvoyer, au total, à une perspective qui fait intervenir une plus ou moins occulte conspiration, ce qui ne serait guère crédible, il faut en convenir.

Mais ces critiques me semblent, pour l'essentiel, reposer sur un profond malentendu quant à ce que le modèle se propose d'accomplir.

Il est exact que le modèle est loin de rendre compte, dans son ensemble, de la relativement grande diversité des pratiques que recouvre le monde des médias. Mais il ne l'a jamais prétendu. De même, ce modèle ne prétend pas s'intéresser aux acteurs de manière prépondérante ou significative. Le sentiment d'entière liberté qu'évoque le journaliste est sans doute bien réel, mais il ne contredit pas le modèle: celui-ci se place à un autre niveau d'analyse.

Pour le comprendre, il faut rappeler que ce modèle est avancé selon un point de vue particulier concernant la logique de l'explication scientifique. On n'a d'ailleurs guère souligné, du moins à ma connaissance, combien la méthodologie ici mise en uvre est parente de celle que Chomsky a prônée en linguistique, où il a justement défendu une certaine conception (dite «galiléenne») de la théorisation scientifique. C'est elle qui, en linguistique, l'a amené à ne se préoccuper des données empiriques immédiates (la parole, les énoncés produits ou, pour mieux dire, la «performance» linguistique) que pour chercher à déterminer les conditions rendant possibles ces énonciations dont certaines caractéristiques apparaissent remarquables (créativité des locuteurs, notamment). L'analyse linguistique de Chomsky porte ainsi plutôt sur la compétence des locuteurs et cherche à découvrir ce qui rend possible cette compétence. On sait à quel point cette révolution conceptuelle et méthodologique a été féconde en linguistique. C'est, mutatis mutandis, une approche similaire qui est prônée en regard de l'étude des médias.

Chomsky s'en expliquait encore récemment, lors d'une causerie:

«Il s'agit d'étudier les médias comme un scientifique étudierait, par exemple, une molécule ou quelque autre objet complexe. Pour ce faire, vous examinez la structure, puis vous formulez une hypothèse concernant l'aspect probable de la production médiatique. Vous examinez ensuite la production médiatique pour déterminer dans quelle mesure elle est conforme à vos hypothèses.

Pour l'essentiel, le travail d'analyse des médias consiste précisément en cela: chercher à savoir ce qu'est exactement cette production médiatique et déterminer si elle correspond ou non à certaines assumptions qu'on formule volontiers compte tenu de la nature et de la structure des médias».4

Au total, on se trouve ainsi placé face à un modèle des médias qui, sans jamais invoquer quelque chose comme une conspiration, n'a par ailleurs aucunement besoin de faire intervenir de manière prépondérante ou essentielle les motivations des acteurs pour expliquer ce qui se passe. Et ce qui se passe, si ce modèle est juste, c'est une forme de contrôle des esprits laissant la pleine liberté à l'intérieur des cadres qu'elle fixe, une propagande se déployant dans l'atmosphère de la plus grande liberté, une manière d'autocensure consentie qui est sans doute la forme la plus efficace de toutes les censures.

L'analyse, je me permets d'insister là-dessus, est ici holiste. Et, si la question de savoir à quoi tout cela peut correspondre chez les individus n'est pas traitée par les auteurs, c'est qu'elle déborde le cadre de leur analyse. Tout au plus conviendront-ils que c'est bien, à un certain niveau d'analyse, d'individus qu'il s'agit. Ce qui explique que certains d'entre eux, les plus perspicaces par exemple, sauront, dans des circonstances favorables, manœuvrer de manière à pousser au maximum le système de contraintes et à y échapper en partie lorsque les circonstances y sont favorables. Tout (bon) journaliste sait cela.

Il n'est peut-être pas sans intérêt de rappeler ici comment Orwell envisageait pour sa part cette question de l'incarnation chez les individus d'un tel système de contraintes:

«Le processus doit être conscient, faute de quoi il ne pourrait être mené avec précision; mais il doit aussi être inconscient, sinon il ferait naître un sentiment de tromperie, puis de culpabilité...

Raconter délibérément des mensonges tout en y croyant, oublier un fait devenu encombrant puis, dès lors qu'il redevient nécessaire, le faire sortir de l'oubli juste pour la durée pendant laquelle il sera utile à la négation de la réalité, accomplir tout cela en continuant à prendre en compte cette réalité même que l'on nie - tout ceci est obligatoirement nécessaire.»⁵

Au total, le modèle invite à considérer que les médias contribuent à établir et à défendre l'ordre du jour des maîtres; qu'ils servent leurs intérêts par le choix des sujets qu'ils traitent, par la manière dont ils pondèrent ces sujets, ainsi que par la manière dont ils les abordent: filtrage de l'information, accent mis ou non sur tel ou tel élément, ton employé, et encore en s'assurant que le débat ait lieu à l'intérieur de prémices jugées acceptables⁶.

La perspective méthodologique employée par les auteurs est-elle la bonne? On pourra en discuter longuement et les critères permettant de répondre à cette question sont variés. Mais, si on accepte cette approche, la question cruciale est de savoir si les observations sont conformes aux prédictions du modèle. Il semble bien que ce soit le cas, et même que ce soit le cas de manière tout à fait exemplaire.

À ce propos, citons de nouveau la causerie de Chomsky:

«Comment envisager la nature même du produit médiatique, compte tenu de l'ensemble de ces données? Quelle serait ici l'hypothèse nulle, cette conjecture qu'on avancerait volontiers et qui ne supposerait rien de plus que ce que l'on sait déjà. L'assomption évidente à poser est que la production médiatique (ce qui paraît, ce qui ne paraît pas, les perspectives qui sont adoptées) reflétera les intérêts des acheteurs et des vendeurs, des institutions, et des systèmes de pouvoir qui les chapeautent. On est même en droit de penser que le défaut d'observer cela constituerait une sorte de miracle

Fort bien. Vient ensuite le travail difficile. Vous cherchez à savoir si tout fonctionne bien ainsi que vous l'avez prédit. Qu'en est-il? Il y a à ce propos une importante documentation et chacun pourra en juger. L'hypothèse a été soumise aux mises à l'épreuve les plus sévères que l'on puisse imaginer: elle demeure remarquablement solide. À vrai dire, on ne trouvera guère, dans les sciences sociales, des observations autorisant de manière aussi solide une conclusion. Ce qui, au fond, ne constitue pas une grande surprise: il serait miraculeux qu'il n'en soit pas ainsi, compte tenu des forces qui sont à l'œuvre et de la manière dont elles agissent.»⁷

Dans la même perspective, on peut affirmer qu'il n'y a rien d'étonnant à ce que l'on considère, chez nous, sans rire, qu'un débat d'idées, c'est un échange, infligé quotidiennement, entre Jean Lapierre et Jean Cournoyer; que le ruban d'or de l'excellence radiophonique soit, cette année encore, décerné à Gilles Proulx; ou que La Presse-Power Corporation confie à Claude Picher le soin de nous informer sur l'économie.

Et ainsi de suite, ad nauseam.

Mais ce modèle, que j'ai brièvement décrit, permet aussi un certain nombre de prédictions concernant cette fois l'étude des médias, les travaux et les recherches qui les prennent pour objets, du moins un certain nombre d'entre

eux menés au sein d'institutions respectables. En bref, puisque le modèle d'analyse que je viens d'esquisser envisage les médias comme un élément du système de propagande, et que celui-ci comprend également d'autres institutions, celles-ci, en particulier lorsqu'elles se penchent sur les médias, demandent aussi à être examinées en fonction des rapports qu'elles entretiennent avec les structures de pouvoir. Ici encore, des hypothèses semblent naturellement se proposer. Qu'en est-il?

«Ce sujet est entièrement tabou. Si vous allez au Kennedy School of Government, à Stanford, ailleurs, et que vous étudiez le journalisme, les communications, les sciences politiques, et ainsi de suite, il est très peu probable que cette question soit soulevée. En d'autres termes, il n'est pas possible de soulever la simple hypothèse qui viendrait pourtant à l'esprit du premier venu, et les observations qui permettraient de l'établir ne peuvent être discutées. Mais ceci, vous l'aviez également prédit. En examinant la structure institutionnelle, vous vous êtes dit: Il est prévisible que ça se passe ainsi, car pourquoi ces types voudraient-ils être dénoncés? Pourquoi consentiraient-ils à une analyse critique de ce qu'ils produisent? Il n'y a aucune raison pour qu'ils admettent une telle chose. Et, dans les faits, ils ne le permettent pas. Ici encore, il ne s'agit nullement de censure délibérée.»⁸

Tout cela se vérifie avec une confondante constance. Je voudrais en donner un bref exemple qui ne constitue aucunement une preuve de ce que j'avance, mais qui mérite tout de même une brève mention tant il illustre à la perfection ce dont je parle ici.

En préparation de cet article, je me suis procuré un imposant ouvrage récemment paru, portant sur les communications, et qui ambitionne de dresser un état des savoirs en ce domaine - il a mobilisé des dizaines d'experts pour ce faire. Il n'y est évidemment pas question des idées de Herman et Chomsky ou de quelque thèse similaire. Le chapitre consacré aux médias s'ouvre, comme c'est l'usage, sur un rappel de la contribution de Laswell à ce champ d'études: «L'essor des moyens de communication de masse, assure l'auteur, est une caractéristique essentielle des sociétés contemporaines, et leur étude constitue un champ d'investigation très important. L'américain Harold Laswell fut le premier à concevoir un véritable programme de recherche sur les médias. Par la suite, la réflexion sur l'influence des moyens de communication (radio, télévision, presse) sur les individus a constitué le pôle majeur d'interrogation.»⁹

Laswell, hein? Voyons cela de plus près.

Dans une des toutes premières éditions de l'Encyclopedia of Social Sciences, parue dans les années 30, Laswell a précisé ainsi sa pensée sur les médias et la démocratie. Il importe surtout, écrit-il, de ne pas succomber à ce qu'il nomme le «dogmatisme démocratique», c'est-à-dire à cette idée selon laquelle les gens ordinaires seraient en mesure de déterminer eux-mêmes leurs besoins, leurs intérêts et qu'ils seraient donc, partant, en mesure de choisir par eux-mêmes ce qui leur convient. Cette idée est complètement fautive, assure Laswell. La vérité est plutôt que d'autres, c'est-à-dire une élite à laquelle l'auteur a sans aucun doute la certitude d'appartenir, doivent décider pour eux. L'ennui, poursuit Laswell, c'est que nous sommes ici en démocratie et qu'il est impossible de contrôler la population par la force. Heureusement, Laswell et les intellectuels de service (Gilbert Langevin disait superbement: les intellectuels à gages) ont une solution toute prête à proposer: à défaut du recours à la force pour contrôler la population, on peut parfaitement bien la contrôler par l'opinion.

Notez qu'il y a bien ici une conception de la société et de la démocratie qui est mise en jeu, ainsi qu'une conception des médias qui lui correspond parfaitement.

Tout cela est volontiers passé sous silence lorsqu'est invoqué le patronage de Laswell.

Quoi qu'il en soit, le rôle dévolu aux médias, dans un tel système, est tout à fait clair, et Laswell a le mérite, aujourd'hui devenu rarissime, d'appeler la chose par son nom: la propagande. On se prend d'ailleurs à rêver d'une présentation des médias destinée au grand public et d'où ne serait pas occulté le rôle prépondérant joué par ce laboratoire de la propagande que fut la Commission Creel, celui des firmes de relations publiques, et ainsi de suite.

Mais, revenons plutôt à Laswell et à ses idées.

C'est que le monsieur, nous rappelle-t-on, laisse encore à la recherche contemporaine un fort important héritage en vertu duquel l'analyse des médias doit nous dire qui dit quoi, comment, à qui, et avec quels effets.

Restons-en au niveau de la première interrogation. À la question de savoir qui parle, la recherche contemporaine, à en juger par la présentation qu'en offre l'ouvrage déjà cité, répond ceci:

- les hommes politiques, responsables économiques et syndicaux, artistes, intellectuels, sportifs;
- les professionnels des médias: producteurs, réalisateurs, rédacteurs en chef, journalistes, publicitaires;
- les citoyens, partie prenante dans un événement (attentat, grève), ou invités à s'exprimer (talk show, courrier des lecteurs)¹⁰.

Cette réponse me paraît tout à fait remarquable par ce qu'elle omet. Chacun sera en mesure de l'apprécier à sa juste valeur. Disons simplement qu'il n'est pas impossible, avec de telles prémisses, d'étudier les médias canadiens sans jamais parler de Conrad Black.

Tout ceci nous laisse, il me semble, avec une question pratique d'une grande importance. Que faire, concrètement, si nous prenons au sérieux le modèle propagandiste des médias et que nous ayons aussi à cur une autre conception de la démocratie que celle prônée par Laswell, une conception de la démocratie qui soutiendrait qu'il s'agit d'un régime politique où des citoyens, informés au mieux, sont invités à prendre une part active, significative, critique et réflexive dans les affaires qui concernent le bien commun..

À mon sens, il y a quatre éléments de réponse principaux à cette cruciale question.

Le premier est l'éducation. Diverses avenues peuvent être envisagées ici, simultanément ou non, et qui permettent d'espérer qu'une éducation dispensant une solide culture générale, ou habilitant à la pensée critique, ou faisant de l'éducation aux médias un élément de son curriculum; qu'une telle éducation, donc, secrète d'efficaces contrepoisons contre la propagande médiatique. Ai-je cependant besoin de souligner combien les mêmes forces qui sont à l'uvre dans les médias sont déjà, ici même et maintenant, en train de s'attaquer à l'idée et à la pratique d'une éducation humaniste et émancipatrice?

Si une éducation critique favorise un rapport lui-même critique aux médias, cela ne saurait cependant suffire, hic et nunc, à la constitution d'une citoyenneté démocratique. Et c'est pourquoi il faut aussi fréquenter et faire connaître les médias dits alternatifs, de manière à s'en alimenter et à favoriser leur développement. La liste de ces sources alternatives d'information est imposante et il y en a pour un assez large éventail de goûts et de sensibilités politiques.

Il me semble aussi, et ce sera mon troisième contrepoison, qu'en vertu même des termes de l'analyse des médias traditionnels que j'ai ici rappelée, les médias alternatifs seront dans une large mesure intéressants à proportion même de ce qu'ils s'organiseront structurellement et «institutionnellement» de manière différente que les premiers et donc en fonction de normes et de valeurs distinctes des leurs. Je me permets donc d'affirmer que des formes nouvelles, voire inédites, de propriété, de relations internes de travail et ainsi de suite sont à découvrir et à expérimenter; et de souligner que l'anarchisme est ici une source vive d'idées permettant d'atteindre de tels objectifs.

Enfin, et c'est peut-être le plus important, il importe de ne pas rester seuls, d'échanger avec d'autres, d'apprendre d'eux comme ils apprendront de nous. L'action militante est ici un fort précieux banc d'école et sans doute le plus efficace de tous les contrepoisons contre l'isolement et l'abêtissement que secrètent les outils des maîtres.

Notes

1 HERMAN, E. et CHOMSKY, N. Manufacturing Consent. The Political Economy of the Mass Media. Pantheon Books, New York, 1988. Les articles de Herman et de Chomsky consacrés aux médias paraissent notamment dans Z Magazine, lequel dispose d'un site Internet situé à: www.zmag.org.

2 Ibidem, page xi: «serve to mobilize support for the special interests that dominate the State and private activity, and their choices, emphases, and omissions can often be understood best, and sometimes with striking clarity and insight, by analysing them in such terms.»

3 Ibidem, page 35: «In sum, a propaganda approach to media suggests a systematic and highly political dichotomization in news coverage based on serviceability to important domestic power interests. This should be observable in dichotomized choices of story and in the volume and quality of coverage.»

4 Remarquons néanmoins que dans certaines circonstances (institutionnelles) celui qui rappelle n'avoir jamais connu de censure tend à faire la preuve qu'il est tout à fait à sa place: ayant complètement intériorisé normes, valeurs et représentations du monde au service desquelles il uvre, la censure n'a tout simplement pas à se manifester.

5 CHOMSKY, Noam: What Makes Mainstream Media Mainstream. From a talk at Z Media Institute, Juin 1997. Ce texte, inédit en volume, est disponible sur le site de Z Magazine, à www.zmag.org. «You want to study médias the way, say, a scientist would study some complex molecule or something. You take a look at the structure and then make some hypothesis based on the structure as to what the media product is likely to look like. Then you investigate the media product and see how well it conforms to the hypotheses. Virtually all work in media analysis is this last part-trying to study carefully just what the media product is and whether it conforms to obvious assumptions about the nature and structure of the media».⁶

7 ORWELL, G. 1984. «The process has to be conscious, or it would not be carried out with sufficient precision, but it also has to be unconscious, or it would bring with it a feeling of falsity and hence of guilt.... To tell deliberate lies while genuinely believing in them, to forget any fact that has become inconvenient, and then, when it becomes necessary again, to draw it back from oblivion for just so long as it is needed, to deny the existence of objective reality and all the while to take account of the reality which one denies-all this is indispensably necessary.»

8 D'où cette fine remarque de Chomsky: lorsqu'un débat a lieu dans les médias, cherchez à déterminer les prémices que partagent les protagonistes. C'est souvent là que se trouve un, sinon le, véritable enjeu.

9 CHOMSKY, Noam: What Makes Mainstream Media Mainstream. From a talk at Z Media Institute, Juin 1997. «What would you predict about the nature of the media product, given that set of circumstances? What would be the null hypothesis, the kind of conjecture that you'd make assuming nothing further. The obvious assumption is that the product of the media, what appears, what doesn't appear, the way it is slanted, will reflect the interest of the buyers and sellers, the institutions, and the power systems that are around them. If that wouldn't happen, it would be kind of a miracle.

Okay, then comes the hard work. You ask, does it work the way you predict? well, you can judge for yourselves. There's lots of material on this obvious hypothesis, which has been subjected to the hardest tests anybody can think of, and still stands up remarkably well. You virtually never find anything in the social sciences that so strongly supports any conclusion, which is not a big surprise, because it would be miraculous if it didn't hold up given the way the forces are operating.»

10 Ibidem. «The next thing you discover is that this whole topic is completely taboo. If you go to the Kennedy School of Government or Stanford, or somewhere, and you study journalism and communications or academic political science, and so on, these questions are not likely to appear. That is, the hypothesis that anyone would come across without even knowing anything that is not allowed to be expressed, and the evidence bearing on it cannot be discussed.

Well, you predict that too. If you look at the institutional structure, you would say, yeah, sure, that's got to happen because why should these guys want to be exposed? Why should they allow critical analysis of what they are up to take place? The answer is, there is no reason why they should allow that and, in fact, they don't.»

11 CABIN, Philippe (sous la direction de), La Communication. État des savoirs, Editions Sciences Humaines, Paris, 1998. Page 283.

12 Ibidem, page 310.